

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

11 mai 2003

Pasteur Jean-Jacques
Müller

Texte :

Jean 10, 11-18

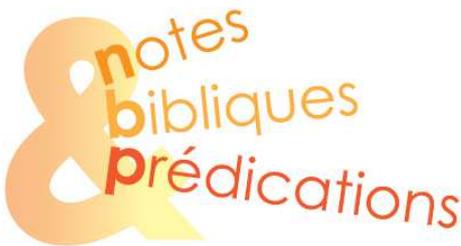
Notes bibliques

Le contexte large

Si les indications de temps et de lieu en 10, 22s marquent le début d'une nouvelle section, nous n'avons par contre aucun changement de lieu, de temps ou de personnages entre les chapitres 9 et 10. Plusieurs exégètes (Dodd, Léon-Dufour, L'Eplattenier entre autres) considèrent que le récit de la guérison de l'aveugle-né (9,1-41) et le discours du bon berger (10,1-21) constituent une unité : au chapitre 10, Jésus continue de s'adresser aux Pharisiens et son discours a une orientation polémique, il met en cause la prétention des Pharisiens à être les bergers attitrés du peuple et se présente lui-même comme étant le berger légitime mandaté par Dieu ; l'aveugle-né du chapitre 9 représente la première des brebis appartenant au bon berger ; etc.

Parler d'unité paraît cependant excessif ; les liens entre le récit de la guérison de l'aveugle-né et le discours du bon berger sont plutôt marginaux. Le début du discours est abrupt. Si nous ne changeons ni de lieu ni de temps, nous changeons par contre de thème et de registre symbolique : du symbolisme de la lumière nous passons à celui du monde pastoral. Avec la présence des voleurs, des brigands, de l'étranger, du mercenaire et du loup, nous restons certes dans l'ambiance polémique des chapitres précédents, le ton général du discours est cependant plus paisible. Les personnages symboliques qui s'opposent au bon berger ne sont là que pour valoriser ce dernier ; ils disparaissent d'ailleurs au verset 14 et la fin du discours se concentre entièrement sur Jésus, le bon berger, et sur sa relation avec ses brebis et avec son Père. Plutôt qu'une suite au récit de la guérison de l'aveugle-né, le discours du bon berger, avec son symbolisme propre, se démarque de ce qui précède ; il aborde un thème nouveau qui sera repris et développé dans les discours d'adieu (chapitres 13 à 17) : Jésus et les siens.

Dans Jn, les séjours et les discours de Jésus à Jérusalem sont liés à des fêtes. Le discours du bon berger se situe pendant le séjour de Jésus à Jérusalem qui a commencé à la fête des Tentés (7,14) et qui s'achèvera avec celle de la Dédicace (10,22ss) : de septembre à fin décembre. Comme le suggère Brown, la guérison de l'aveugle-né est à rattacher, avec les enseignements et les affrontements au Temple des chapitres 7 et 8, à la fête des Tentés, tandis que le discours du bon berger est à



rattacher à la fête de la Dédicace qui est mentionnée juste après : il y a un lien symbolique entre le dernier grand discours public de Jésus et cette fête qui rappelle l'éviction des prêtres indignes et le renouvellement de l'autel du Temple. Pour Jésus, la fête de la Dédicace sera marquée par un affrontement ultime avec les " Juifs " au Temple et par une retraite en Transjordanie qui paraît définitive (10,22-42), mais la mort de son ami Lazare le rappellera à Jérusalem (11,1ss). Avant cet affrontement et cette retraite et au-delà d'eux, le discours de Jésus annonce l'avènement d'une nouvelle communauté rassemblée autour de lui et fondée dans l'amour du Père. Au travers du discours du bon berger, c'est aussi la communauté johannique qui affirme son identité, mais cela justifie-t-il l'attribution du discours à une rédaction secondaire (Becker) ?

Le contexte étroit

Le début et la fin du discours du bon berger ainsi que les césures au sein du discours sont assez faciles à repérer : nous avons en 10,6 un bref commentaire de l'évangéliste et en 10,19ss la réaction des auditeurs. Nous avons d'autres césures moins manifestes aux versets 10 et 14 avec le double " je suis le bon berger ".

La plupart des exégètes (Dodd, Brown, Léon-Dufour, Becker, L'Eplattenier) propose un plan en deux parties : une parabole (*paroimia*) (1-5) suivie d'une explication ou d'une interprétation (7- 18) qui se déploie en deux étapes : " Je suis la porte des brebis " (7-10) et " Je suis le bon berger " (11-18).

Observant que la distinction entre parabole et explication n'est pas aussi tranchée (les deux sont imbriquées, surtout en 11-13) et que la mention de la porte au v.7 pose un problème textuel (le papyrus P75 du début du III^e s. a " berger " qui est plus cohérent avec le verset 8), nous adoptons le plan légèrement différent proposé par Boismard et par Bultmann (si on fait abstraction des déplacements opérés par ce dernier) : 1-5 et 11-13 sont deux paraboles suivies chacune d'une interprétation : 7-10 et 14-18. Dans l'interprétation, l'image symbolique de la parabole est appliquée à Jésus par le recours à la formule typiquement johannique " Je suis... ". On peut rapprocher ce procédé de l'interprétation allégorique de la parabole du semeur restée incompréhensible à ses auditeurs (Mc 4,1-0). Dans Jn, l'incompréhension et l'interprétation se situent au niveau de la personne de Jésus, à la fois présente et cachée dans la parabole. Nous lisons 14-18 comme une explication de 11-13, même si les versets 15 et 16 (la connaissance mutuelle du berger et des brebis, la bergerie, etc.) renvoient aussi à 1-5. Avec Boismard, il faut considérer qu'en 10,11a " Je suis le bon berger " vient un peu trop tôt ; c'est une anticipation de l'interprétation donnée en 10,14ss. Les versets 27-30 sont à mettre en relation avec le discours du bon berger (d'après Bultmann ils auraient constitué la conclusion initiale du discours).

Analyse de Jean 10,11-18

La parabole (11-13) : Le bon berger (11) se distingue du mercenaire (12s)

Le verset 11 se décompose en deux énoncés : à l'auto-proclamation de Jésus, " C'est moi le bon berger " (litt. " C'est moi le berger, le beau (*kalos*) "), fait suite une sorte de définition : " le bon berger expose sa vie pour les brebis ". L'adjectif *kalos* (cf 2,10 " le beau vin ", 10,32 " les belles œuvres ") " dit la qualité d'une chose ou d'une personne qui répond pleinement à sa fonction " (Léon-Dufour). Brown traduit judicieusement : " le berger modèle ". " *kalos* " est proche de " vrai " (6,32 ; 15,1), mais comporte en plus l'idée que le bon berger est un " être pour " (Bultmann, Léon-Dufour). Nous ne sommes pas si éloignés de l'idée et de l'idéal du beau chez les Grecs, même si la figure du bon berger doit être rattachée avant tout à la tradition biblique, en particulier à Jérémie 23,1-8 et à Ézéchiël 34,1-20 dont les motifs et le vocabulaire affleurent dans tout le discours. Arguant du fait qu'ici le berger n'est pas une figure messianique royale et de l'insistance de Jésus sur l'appel et la voix du berger que les brebis reconnaissent (versets 3.5.15), Bultmann a conclu à une influence gnostique. Si le discours du bon berger s'enracine dans " l'humus biblique " (Léon-Dufour), d'autres affinités, grecques et gnostiques, ne sont pas à exclure *a priori*. En utilisant l'expression " intolérance de la révélation ", Bultmann a surtout mis le doigt sur un problème soulevé par l'affirmation " C'est moi le bon berger ", à savoir celui de la légitimité de l'affirmation de

Jésus d'être l'unique révélateur en mesure de communiquer la vie de Dieu aux humains, encore qu'ici seules les brebis sont concernées. Si l'affirmation de Jésus en 11a est à rattacher à 11b qu'elle interprète, elle renvoie aussi à 10b, " moi, je suis venu pour qu'elles (les brebis) aient la vie et qu'elles l'aient en abondance "). La traduction TOB et Français courant " pour que les hommes aient la vie "est généreuse, mais dépasse le sens du texte. Le bon berger n'est que le berger des brebis (10,2). A la différence des autres paroles en " Je suis " (6,35 ; 8,12 ; 11,25 ; 14,6 et 15,1.5), nous n'avons ici ni promesse ni appel à la foi : le discours du bon berger ne concerne que les brebis qui, en appartenant au berger, ont déjà la vie éternelle et ne périront plus (10,27s). En rappelant l'exigence de demeurer en Jésus et dans son amour et en envisageant un jugement pour les sarments qui abandonnent cette exigence, le discours de la vraie vigne (15,1-17) semble apporter un correctif à la pensée déterministe et dualiste (il y d'un côté les brebis et de l'autre ceux qui ne sont pas des brebis, 10,26) du discours du bon berger.

L'expression de 11b rendue par " expose sa vie " est diversement traduite : donne, livre, offre, se dessaisit de, etc.... sa vie (*psuchê*). Elle se retrouve aux versets 15, 17 et 18 et plus loin en 13,37.38 et 15,13. Avec Léon-Dufour, nous pensons qu'il y a un glissement de sens du v.11 aux suivants : en 11, le présent intemporel ne renvoie pas à la mort de Jésus mais à l'attitude constante du berger qui, comme David (1S 17,34), expose et risque sans cesse sa vie pour défendre les brebis contre les bêtes féroces. En 15ss Jésus évoquera de plus en plus explicitement sa mort et la traduction " je donne ma vie " se justifiera alors. Il faut distinguer *psuchê*, la vie terrestre dans sa finitude, de *zôê* (10, 10.28), la vie dans sa plénitude qui n'est pas affectée par la mort, elle est lumière et vérité (cf le prologue).

Les versets 12 et 13 paraissent surchargés ; ils trahissent peut-être une élaboration progressive, mais il faut avoir le " flair " de Boismard pour y reconnaître des rédactions successives. Avec la figure du mercenaire, qui sans être malveillant à l'égard des brebis ne s'en soucie cependant pas vraiment, ces versets mettent en lumière, comme en négatif, l'attitude du bon berger et la situation des brebis : elles appartiennent au bon berger et lui importent, le loup ne pourra ni s'en emparer ni les disperser (10,28).

L'interprétation (14-18)

Les versets 14 et 15, qui reprennent et appliquent à Jésus les deux énoncés de 11 mais en y intercalant l'affirmation relative à la connaissance mutuelle, soulignent le lien entre Jésus et les siens. Le verbe " connaître " (*ginôskein*) mentionné 4 fois est très fréquent dans Jn. Signalons les passages où la connaissance concerne une personne, Jésus ou Dieu :1,10.48 ; 6,69 ; 8,28.55 ; 10,38 ; 14,7.9.20 ; 16,3 ; 17,3.8.23.25.

Connaître, c'est connaître l'identité réelle d'une personne et la connaissance de Dieu qui est indissociable de celle de Jésus comme venant de Dieu, c'est avoir la vie. Être connu de Dieu et de Jésus, c'est être aimé par Dieu et par Jésus. Pour Jean, connaître Jésus et croire en lui sont liés (6,69 ; 17,8) : Croire est, chez Jean, une adhésion affective à Jésus qui implique aussi un moment doctrinal, un connaître. A l'aide de la conjonction " comme ", la connaissance mutuelle entre Jésus et les siens est fondée dans la connaissance mutuelle entre le Père et Jésus (cf. 15,9 ; 17,1.18.21). Nous avons ici la première mention du Père qui sera reprise en 17s. Comment comprendre " pour les brebis " en 15b ? Le bon berger, en mourant, ne se substitue pas aux brebis : il donne plutôt toute la mesure de son amour pour elles (13,1 ; 1Jn 3,16). Ainsi il accomplit le commandement de son Père qui l'aime (17s). Comparez " Je donne (*tithêmi*) ma vie pour les brebis " avec " Le Fils de l'Homme est venu...pour servir et donner (*didômi*) sa vie comme rançon pour la multitude "(Mc 10,45). Le verset 16 est une parenthèse entre 15 et 17, c'est un élargissement qui évoque plusieurs bergeries ou une bergerie et des brebis à l'extérieur : la bergerie du v. 1 devient au v. 16 " cette bergerie ". 16b ne parle pas d'une seule bergerie (la Vulgate a *unum ovile*, une seule bergerie), mais d'un seul troupeau et d'un seul berger qui est Jésus, le bon berger. C'est le seul énoncé au futur !

Les versets 17 et 18 reprennent et approfondissent " je donne ma vie " de 15b, mais l'accent est moins sur les brebis que sur l'action de Jésus elle-même. Elle est fondée dans l'amour de son Père. Ce n'est pas parce qu'il donne sa vie que le Père l'aime (" tu m'as aimé avant la fondation du monde ", 17,24), mais c'est en vue de ce don que le Père l'aime depuis toujours (" c'est pour cela que le Père m'aime " : La Bible de Jérusalem traduit plus finement que Segond, TOB et Français courant). Le verset 18 explicite l'affirmation inattendue de 17b, " afin de la prendre de nouveau " (plutôt " prendre " que " recevoir ", Parole de vie). Notez la construction élaborée de 18 : une première opposition où sujet et verbe changent est suivie d'une seconde où seul le verbe change. Non seulement donner sa vie est une action souveraine de Jésus, mais cette action est encore suivie d'une autre, tout autant souveraine : la prendre de nouveau. Ni sa mort ni sa résurrection ne renvoient à une cause ou à une interventions extérieures, elles relèvent de son pouvoir (*exousia*) et manifestent pour ainsi dire son être, qui est vie et amour et qui coïncide avec le commandement de son Père : Pour Jésus, demeurer dans l'amour de son Père et garder ses commandements se confondent (12,50 ; 15,10).

Plus centrée sur Jésus et son Père qui l'aime que sur les brebis, la fin du discours, tout en apportant un éclairage inédit sur sa mort et sa résurrection, ouvre sur une perspective plus universaliste, proche de celle de Jn 3,16.

Bibliographie : outre les commentaires des auteurs cités : " Lire et Dire " 23, 1995, p.25ss, une étude de Jean 10, 1-18 par Charles L'Eplattenier.

Pistes pour la prédication

Piste suivie dans la prédication :

Après quelques mots sur l'importance de l'image pastorale dans la Bible et la situation du discours du bon berger dans l'Évangile de Jean, je présente deux thèmes importants de ce discours, la personne de Jésus et la conception du salut, qui sont typiques de la pensée johannique.

Autres pistes possibles :

A partir de l'affirmation de Jésus " Je donne la vie en abondance " (10,10) étroitement associée à " C'est moi le bon berger " (10,11), on peut explorer plusieurs questions : Qu'est-ce que la vie et la quête de la vie ? Comment recevoir dans notre contexte pluraliste une affirmation aussi massive et exclusiviste que celle de Jésus ? En quoi la proposition de Jésus se distingue-t-elle d'autres propositions de vie et en quoi répond-elle à nos aspirations ? Je n'ai pas suivi cette piste parce qu'elle me paraît trop personnelle.

Au travers du discours du bon berger, une communauté chrétienne dit sa foi, son identité, ses craintes et ses certitudes. En quoi ce témoignage peut-il nous aider à mieux comprendre ce que nous sommes et vivons en Église ?

Prédication

Le texte comme le thème nous sont familiers, peut-être si familiers que nous réduisons tous les textes bibliques qui évoquent la figure du berger à une seule image, à une seule idée : celle d'un Dieu qui est proche de nous et qui prend soin de nous ou celle d'une Église rassemblée derrière son chef. Sans être fausses, ces images sont

cependant réductrices. La figure du berger n'a pas le même relief selon qu'elle se trouve dans la bouche du psalmiste qui dit sa confiance en Dieu, dans celle du prophète qui dénonce les déficiences des dirigeants d'Israël, dans celle de Jésus racontant la parabole de la brebis égarée ou encore dans celle d'un apôtre qui exhorte les responsables de la communauté chrétienne à être fidèles à leur vocation, même si le recours à la même image donne à tous ces passages bibliques un air de famille.

Parce qu'il s'agissait d'une image si familière, si évocatrice et si riche à laquelle les prophètes et le psalmiste avaient donné ses lettres de noblesse, Jésus, les apôtres, les auteurs des évangiles et des épîtres ont pu à leur tour s'emparer de l'image pastorale pour annoncer l'évangile ou édifier la communauté chrétienne.

Même si elles n'apparaissent qu'au chapitre 10, l'image pastorale et la figure du bon berger trouvent dans l'évangile de Jean une expression particulièrement originale et saisissante. Elles sont reprises dans un discours de Jésus, en fait son dernier grand discours public à Jérusalem. Ce discours s'inscrit d'une part dans la narration évangélique qui est ponctuée par des fêtes et des séjours de Jésus à Jérusalem et jalonnée par des discours et des affrontements qui aboutissent à un affrontement ultime : la mise à mort de Jésus. Mais ce discours nous présente aussi la personne et l'histoire de Jésus, en particulier sa mort et sa résurrection - c'est-à-dire les éléments essentiels du témoignage chrétien, sous un jour particulier, avec des mots et des formules bien typés. Au travers du discours du bon berger, comme d'ailleurs au travers de l'évangile et des épîtres johanniques dans leur ensemble, c'est une communauté particulière au sein du christianisme ancien - " la communauté johannique " - qui confesse sa foi. Cette communauté dit ce que la personne du Christ signifie pour elle et comment elle comprend le salut qu'elle associe à sa personne. Elle dit comment elle comprend et vit son identité en tant que communauté, à la lumière de son attachement à Jésus et du salut qu'elle fonde en lui. Nous avons affaire à un discours ou plutôt à une méditation théologique d'une rare profondeur qui nous introduit à la pensée de l'Évangile de Jean.

Attentifs à cet aspect, nous voulons relire le discours du bon berger à partir de deux questions simples mais centrales :

1^{ère} question : que dit ce discours de Jésus ?

Jésus est au centre du discours du bon berger. Dans aucun autre texte du Nouveau Testament l'image pastorale n'est appliquée à Jésus avec autant d'intensité. Si, par exemple, dans la parabole de la brebis perdue il y a certainement un lien entre Jésus et le berger de cette parabole, ce lien reste implicite. Ici il est affirmé avec force, de manière presque provocante : " Je suis le bon berger ". Nous n'avons pas ici, associés à Jésus, les titres habituels comme Christ, Seigneur, Sauveur ou Fils de Dieu qu'on trouve dans les confessions de foi, les prières et les liturgies chrétiennes, mais une tournure propre à l'évangile de Jean. Jésus déclare : " Je suis le bon berger " ou plutôt : " C'est moi le bon berger. ". Cette dernière traduction rend mieux le texte original qui, partant de la notion de bon berger, l'applique à Jésus et affirme que celui-ci réunit dans sa personne et sa vie tout ce que cette notion exprime et suggère. Il y a d'autres bergers et même de bons bergers en dehors de Jésus, avant ou après lui, mais nul autre ne répond aussi parfaitement que lui à la notion ou à la définition du bon berger. Au lieu d'utiliser le langage du culte et de la liturgie pour parler de Jésus, comme Paul par exemple, l'évangile de Jean a recours au langage symbolique des proverbes et des paraboles, même si les images et les symboles utilisés, le pain, la lumière, le berger, la vie, la résurrection, le chemin ou la vigne ne sont pas sans lien avec le langage biblique et la prédication apostolique.

Qu'est-ce qu'un bon berger et en quoi Jésus répond-il parfaitement à cette notion ?

Comme le souligne le verset 2, où le berger est appelé le berger des brebis, tout dépend de la qualité de la relation entre le berger et les brebis. Le bon berger est celui qui a à cœur la vie et le bien des brebis et qui va

jusqu'à exposer et donner sa propre vie pour elles. La vraie personnalité du berger et la nature de sa relation avec les brebis se révèlent dans le danger : le bon berger est celui qui aime les brebis d'un amour dont la réalité et la force se mesurent à son attitude dans le danger : il donne sa vie pour elles. " Nul n'a d'amour plus grand que celui qui expose ou donne sa vie pour ceux qu'il aime " dira Jésus dans son dernier entretien avec ses disciples (Jean 15, 13).

Il y a dans notre texte comme un jeu de miroir entre la figure du bon berger et Jésus : autant Jésus, dont la vie et l'activité ont été interrompues par une mort violente, révèle ce qu'est réellement un bon berger, à savoir un berger qui aime ses brebis et qui donne sa vie pour elles, autant la figure du bon berger révèle le sens caché de la vie et de la mort, à savoir qu'il s'agit d'une vie et d'une mort entièrement inspirées par l'amour et entièrement orientées vers les siens. Comme le dit Xavier Léon-Dufour, un exégète catholique, " Jésus est un " être pour " ; tel est le sens de son existence. " ; c'est ce sens-là que dévoile l'image du bon berger.

En s'identifiant au bon berger qui risque et donne sa vie pour ses brebis, Jésus donne-t-il à sa mort un sens sacrificiel ? S'agit-il d'une mort expiatoire ? La question est assez souvent débattue aujourd'hui. Qu'en dit notre texte ? Nous avons une compréhension sacrificielle de la mort de Jésus dans un passage dont la formulation est proche de celle de notre texte, Marc 10,45 : " Le Fils de l'homme est venu... pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude. ", ou encore en Romains 3,25 où il est dit de Jésus : " C'est lui que Dieu a destiné à servir d'expiation par son sang. " Il ressort de cette affirmation de Paul que si la mort de Jésus est une mort expiatoire qui efface et couvre le péché des hommes, alors cette mort ne peut être comprise que comme l'œuvre même de Dieu : Jésus devient l'instrument de la volonté salvatrice de Dieu. Or ici Jésus souligne à trois reprises qu'il donne lui-même sa vie, qu'il agit librement et souverainement. Les images ont leur cohérence, celle du bon berger n'implique pas la notion de rachat ou d'expiation, mais plutôt celle d'un amour véritable qui ne recule pas devant la mort, devant le don de la vie.

Cela ne veut pas dire que l'évangile de Jean ne connaît pas la conception sacrificielle de la mort de Jésus. Lorsque Jean-Baptiste déclare " Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde " (Jean 1,29) ou que l'évangéliste, citant Ex 12,46 " Pas un de ses os ne sera brisé ", identifie le crucifié à l'agneau pascal (Jn 20,36), nous avons bien une interprétation sacrificielle de la mort de Jésus.

Dans le discours du bon berger cependant, Jésus parle de Dieu, de lui-même, de sa mort et de sa relation avec les siens, non en termes culturels et sacrificiels, mais dans le langage de l'amour. C'est à ce langage de l'amour qu'il faut rattacher ce qui est dit de la connaissance. Lorsqu'il est dit du bon berger qu'il connaît ses brebis, cela signifie qu'il les aime de l'amour d'un bon berger et lorsqu'il est dit des brebis qu'elles connaissent le bon berger, cela signifie qu'elles le connaissent comme le bon berger qui les aime et qu'elles reconnaissent dans sa mort l'ultime témoignage de son amour pour elles.

L'amour et la connaissance qui unissent Jésus et les siens ont leur source et leur fondement dans l'amour et la connaissance qui unissent Jésus à son Père : une connaissance dans laquelle se dévoile l'amour. Ce sont surtout la prière de Jésus en Jean 17 et la 1^{ère} Épître de Jean qui soulignent le lien entre la connaissance et l'amour. La prière de Jésus se termine ainsi : " Père juste, tandis que le monde ne t'a pas connu, je t'ai connu et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux. " (Jn17, 25-26)

Relevons aussi ces deux passages de l'épître :

" C'est à ceci que désormais nous connaissons l'amour : lui, Jésus, a donné sa vie pour nous. " (1Jn 3,16)

" Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. " (1Jn 4,7-8)

Si l'image du bon berger met surtout en avant la mort de Jésus, la résurrection n'est cependant pas absente du discours, elle est évoquée tout à la fin ; la mort et la résurrection sont réunies dans un même mouvement : Jésus donne sa vie et la prend de nouveau.

La mort de Jésus n'est plus envisagée ici sous l'angle de l'amour ; avec la résurrection, elle est associée au pouvoir de Jésus : j'ai le pouvoir de donner ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre.

Alors que le Nouveau Testament conçoit généralement la résurrection de Jésus comme une intervention et une œuvre de Dieu, elle est ici, comme la mort, un acte de Jésus lui-même. Cette affirmation surprenante est un écho du prologue de l'Évangile " En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes " et elle annonce la parole de Jésus à Marthe " c'est moi la résurrection et la vie " (Jn 11, 25). Elle renvoie aussi à 5,26 " Comme le Père possède la vie en lui-même, ainsi a-t-il donné au Fils de posséder la vie en lui-même. "

A la différence des êtres humains et terrestres qui reçoivent la vie, Jésus est la vie même et sa résurrection ne fait que manifester ce pouvoir, cette vie qui est son être même. Cela ne réduit pas la mort de Jésus à un simulacre, mais lui permet de dire : " j'ai le pouvoir de donner ma vie ", car comment pourrait-il la donner si elle n'était pas à lui. Lorsque nous disons donner notre vie, nous affirmons en fait donner ce qui ne nous appartient pas.

A partir de l'image du bon berger, nous avons, guidés par l'évangéliste Jean, essayé de recomposer le visage de Jésus, de comprendre le mystère de sa destinée et de son être. Au terme de ce parcours, nous pressentons quelle sera l'affirmation ultime de Jésus dans l'évangile de Jean : " Moi et mon Père nous sommes un " (Jn 10, 30). Mais cette unité du Père et du Fils ne peut pas être connue en dehors de la connaissance de Jésus, le bon berger qui risque et donne sa vie pour ses brebis.

Si la personne de Jésus est au centre du discours du bon berger, celui-ci aborde cependant aussi d'autres questions, celle du salut et celle de l'Église par exemple. Nous évoquons rapidement celle du salut.

2^{ème} question : que dit le discours du bon berger du salut ?

Il faut citer surtout ici les deux versets qui viennent un peu après le discours de Jésus mais qui en font encore partie :

" Mes brebis écoutent ma voix et je les connais et elles viennent à ma suite. Et moi je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais et personne ne pourra les arracher de ma main. " (Jn 10,27-28)

On peut y ajouter le début de la prière de Jésus en Jean 17, 1-3 : " Père, l'heure est venue, glorifie ton fils, afin que ton fils te glorifie et que, selon le pouvoir que tu lui as donné sur toute chair, il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. Or la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. "

Le bon berger ne nourrit, ne protège, ne conduit et ne rassemble pas seulement ses brebis, il leur donne encore la vie, ce qu'aucun autre berger ne peut faire. Il leur donne la vie éternelle que rien ne peut anéantir : elles ne périront jamais. Cette vie est indestructible parce qu'elle est placée sous la garde indéfectible du bon berger : personne ne pourra les arracher de ma main. A la fois don du Fils et du Père, la vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus, c'est-à-dire à les aimer et à reconnaître leur amour.

Nous avons là une conception du salut à la fois différente et complémentaire de celle de Paul, qui parle de justification, de rachat et de mort au péché.

Avec le discours du bon berger et avec l'Évangile de Jean, qui est l'Évangile du disciple que Jésus aimait, nous entrons dans une relation plus intime avec Jésus, et par Jésus avec Dieu, dans une relation d'amour si profonde et si totale que même la mort ne peut plus la menacer et la détruire.

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr